

rues musulmanes. Le second groupe, créé par le dirigeant religieux chiite Iman Musa Sadr, s'est surtout employé à défendre les quartiers chiites défavorisés qui ont essuyé les violentes attaques des Phalangistes.

Selon une enquête menée par le journal beyrouthien *el-Anouar*, les combats au Liban, entre la mi-avril et le début de juin, ont fait environ 2,300 morts et plus de 16,000 blessés. Certains disent que ces chiffres sont gonflés, mais personne ne saurait dire de combien. En tout état de cause, ces chiffres ne faisaient que préfigurer la violence à venir et qui a éclaté à la mi-septembre.

Intensification des combats

A leur dernière reprise, les combats ont atteint une intensité tout à fait imprévue: mortiers, mitrailleuses, lance-roquettes et canons sans recul forment l'armement des milices les mieux équipées. De plus, les millions de dollars ne manquent pas au pays pour l'achat d'armes, surtout de fabrication russe. La force soutenue de la livre libanaise par rapport aux autres devises étrangères, révélatrice d'une importante entrée de fonds au pays, a constitué l'un des traits les plus marquants de la guerre civile.

D'après ce qu'un ancien conseiller de Pierre Gemayel a confié à l'auteur du présent article, le plan des Phalangistes était de réaliser le partage *de facto* de Beyrouth par la force des armes. Les Musulmans résidants dans les secteurs à prédominance maronite, comme Ashrafiyah, ont été chassés et leurs maisons détruites. Les quartiers commerciaux où des Musulmans louaient des boutiques de propriétaires chrétiens ont également été détruits; tel a été le sort de Souk Sourouk et de Souk el-Khadra. L'objectif des Phalangistes était de diviser la ville par une ligne allant depuis le côté est du port jusqu'au Mont-Liban où ils pourraient fortifier les secteurs nord du pays où résident la majorité des Maronites. Cela fait, la création d'un État maronite aurait pu devenir réalité. Les Phalangistes ont toutefois rencontré une résistance beaucoup plus forte que prévue et ont donc subi de lourdes pertes. Ils ne peuvent, ni plus ni moins que tout autre groupe, influencer de façon décisive le cours et la cadence des événements.

Jusqu'à maintenant, les dirigeants politiques traditionnels se sont révélés incapables de trouver la voie de la réconciliation bien que le premier ministre Rachid Karamé soit sorti de la crise avec un prestige accru. Il a réussi à réunir en Comité de dialogue national les portè-parole des

divers groupes. Les deux points de vue diamétralement opposés n'ont pas tardé à mener les délibérations du Comité à l'impasse. Les Phalangistes et leurs partisans faisaient valoir qu'il importait au premier chef de rétablir la sécurité au pays, ce qui revenait, estimait-on généralement, à affaiblir les Palestiniens. L'autre camp soutenait que le meilleur moyen d'assurer la sécurité consistait, comme première étape, à réformer le système politique par voie législative. Les dirigeants maronites ont clairement laissé entendre qu'ils n'accepteraient aucune modification du Pacte national, mais qu'ils consentiraient tout au plus à envisager des «réinterprétations» mineures. Le Comité a été incapable de sortir de l'impasse, et les efforts d'intermédiaires tels que l'envoyé du Vatican, le Cardinal Bertoli, et le diplomate français M. Couve de Murville, n'ont donné aucun résultat.

Ce qui illustre le mieux le dilemme de chaque faction rivale et, en fait, la stratégie du Liban lui-même, c'est qu'on estime qu'environ 150,000 hommes portent des armes dans tout le pays, soit à peu près dix fois l'effectif de l'armée nationale. Dans l'actuel équilibre des forces, il ne peut y avoir de vainqueurs, mais seulement des perdants. L'un des dirigeants de l'OLP m'a confié récemment: «C'est une sale guerre; nous ne voulons pas prendre part aux combats, mais nous ne pouvons les faire cesser». Le danger constant que le conflit ne prenne plus d'ampleur et n'entraîne ainsi Syriens et Israéliens est inséparable de la crise. Quant aux perspectives de paix et de stabilité dans le secteur, la tournure possible des événements semble les rendre imprévisibles, voire effrayantes.

Une note de sagesse et d'espoir s'est toutefois fait entendre au milieu de la cacophonie de la démence. Au plus fort des derniers combats, des centaines de manifestants — hommes, femmes et enfants, Musulmans et Chrétiens — sont descendus dans les rues du centre de Beyrouth demandant avec insistance la cessation de la sauvagerie. Ils scandaient «Ni Musulmans, ni Chrétiens, seulement Libanais». D'autres se sont rassemblés dans les églises — de nouveau des Chrétiens et des Musulmans — pour effacer de leurs cartes d'identité le nom de la secte à laquelle ils appartiennent. Leur seul espoir est que les forces de polarisation ne triomphent pas, que le Liban compte assez de Libanais pour rétablir l'équilibre, quel qu'il soit, et mette un terme à cette ruée vers la mer, semblable à celle de lemmings.